

## LE MOUVEMENT DE LA RUE

### I

Une rue, si belle soit-elle, ne manifeste pas d'existence par la seule vertu de son architecture. Organisme inerte, elle a besoin d'être habitée et parcourue pour acquérir une âme. Dès lors, reflet d'humanité, elle adopte, dans la collectivité urbaine, l'attitude que lui communiquent ses habitants et ses passants.

Considérez, par exemple, l'avenue du Bois de Boulogne. Large, pompeuse, formée d'une double rangée de demeures hautaines, elle aboutit piteusement au pied de l'Arc de Triomphe.

Devant ce symbole de gloire se brise sa superbe indigne de le traverser. Car elle n'abrite point les nobles héroïsmes, mais la vanité absurde qui se complait à l'admiration de soi-même. Les véhicules y circulent rapidement, n'y séjournent pas, l'utilisent au passage entre deux lieux de parade et de plaisir. A toutes les autres heures que les heures mondaines, elle est déserte et d'une beauté glacée. Elle est la rue du bien-être égoïste, de la jouissance distante.

Elle correspond, dans la cité, aux rues de luxe qui l'approvisionnent. Celles-ci rayonnent au milieu du pâté de maisons immense que bornent la Trinité et le Palais-Royal. Extrêmement brillantes, abondant en étalages somptueux, elles ne manifestent que des moments et non pas une continuité de vie. De brusques arrivées et sorties d'employés les emplissent d'un mouvement éphémère. Mais on ne perçoit en elles que durant l'après-midi et surtout vers le soir, une véritable agitation, agitation dès lors intense et démente, tourbillon d'élégances pressées et voyantes, bouillonnement de fiacres et d'automobiles.

La rue de luxe dissimule toutes les laideurs du commerce. Bien que les affaires s'y traitent avec une activité énorme, on n'y rencontre point de camions charriant les marchandises et d'hommes les déchargeant. Les besoins matérielles, toutes les manipulations s'effectuent soit dans les entrepôts lointains, soit dans les dépendances des maisons. Ainsi la rue de luxe conserve-t-elle perpétuellement son apparence de splendeur.

La rue purement commerciale, au contraire, rue étroite et sinueuse qui sillonne le quartier du Marais, dédaigneuse de toute coquetterie, travaille en plein air, remplace par la ruée des charrettes le roulement des équipages. Du matin au soir encombrée, accumulant caisses et ballots, elle bout d'un incessant vacarme. Approvisionnant des clientèles bourgeoises et ouvrières, elle subit, à toutes les heures, leur assaut. Elle ne se repose point. Elle est la rue du mouvement perpétuel.

Mais encore, faut-il, pour qu'elle connaisse cette effervescence constante, que tous les négoce y soient ramassés. Dès que la rue com-

merciale se spécialise — et cette tendance à la spécialisation diminue chaque jour — elle perd la presque totalité de sa vibration. Le quartier Saint-Sulpice englobe un certain nombre de voies affectées à la vente des objets de piété. Suivez-le. Vous n'y verrez jamais de foule et les voitures elles-mêmes ne le traversent que pour abrégier le chemin.

Certaines rues, tristes et noires, ressemblent à des intérieurs de couvent. Elles ont l'air éternellement en prière. Leurs maisons s'ouvrent comme des cellules et l'on s'attend à apercevoir, au bout de leur perspective, l'ombre émouvante de quelque crucifix (1). D'autres accusent la physionomie de bourgeoises farcies de préjugés, appréhendant le qu'en dira-t-on, coiffées de capotes fleuries et affublées d'une mante où la dentelle noire se mêle aux ornements de jais (2). Quelques-unes, parmi les très vieilles, tombent à la dernière déconfiture, au suprême abandon, affichent une figure de mendicité ou de

(1) Rue Lhomond, à Paris.

(2) Rue Cassette, à Paris.

débauche (1). Leur solitude, leur mélancolie, leur honte viennent de ce que le commerce ne put s'y acclimater ou de ce qu'il les déserta. Elles n'ont plus rien à souhaiter, dans la ville, que végéter et mourir.

Mais, entre toutes les voies parisiennes, il en est une que nous devons spécialement mentionner : c'est la rue Mouffetard. La rue Mouffetard est la rue de gloutonnerie. On trouverait, sans doute, à Ménilmontant, à la Villette ou à la Chapelle, son équivalente, point sa pareille. Elle abonde en boutiques basses, en retraits fétides où grailonnent et fumaillent fourneaux et cuisinières ; elle pullule de restaurateurs et de débitants. On y boit, on y mange ; on y prépare à manger et à boire ; on y achète de quoi boire et manger. Sa fonction consiste à substantier un quartier. Les fruitiers empilent en pyramides tronquées et rangent en bataille poules, poulets, poulardes au-devant des rouges quartiers de chevreuil. Aux devantures des bouchers, les viandes coupées, parées, étiquetées montrent

(1) Aux alentours de l'église Saint-Séverin, à Paris, on trouve ces rues très anciennes.

leurs ronds de chair rouge enveloppés dans le blanc rosé des gras ; les moutons et les gigots, parés de fleurs artificielles, allongent des frises appétissantes d'où émergent les gigantesques et sanguinolents découpages de bœuf. Chez les charcutiers s'amoncellent en rondelles noires et roses, semblables à des ressorts prêts au déclanchement, les boudins et les saucisses ; les andouillettes entassées dominent le cap rouge des langues fourrées, le quadrilatère strié de truffes des pâtés et les terrines dorées de croûtes grumeleuses ; et, au milieu de la vitrine, se dressent des châteaux de graisse avec leurs tourelles et leurs ponts-levis. Les boulangeries offrent leurs corbeilles de croissants légers, leurs pains viennois, farinés et luisants, leurs miches croustillantes. Dans les laiteries voisinent, avec le beurre jaune, les fromages mastodontes de Gruyère et d'Auvergne, les boules émerillonnées de Hollande, les rocamadours deséchés et les paniers d'œufs blancs et rouges. Les pâtisseries alignent un imbroglio de pièces montées autour desquelles dansent les petits gâteaux aux collerettes poudre de rizées de sucre.

Partout, au long de cette rue, s'arrêtent les convoitises d'un populaire passionné, le ventre à l'aise, songeant à s'emplir. Point de voiture qui ne déborde de comestibles. Le fourmille-ment des acheteurs se disputant chairs et légumes se répand jusqu'au-devant du square Saint-Médard, où les marchandes des quatre saisons et les harengères, groupées en masses compactes, bouchent aux fidèles l'entrée de l'église.

La rue, comme nous venons de le constater, présente divers états psychologiques nettement définis. Elle subit en outre des influences nombreuses dont les principales peuvent être attribuées à la saison et à la mode. Il est évident que l'hiver l'assombrit et que l'été l'éclaircit. Et nous ne voulons pas seulement indiquer par là qu'elle est assujettie aux variations atmosphériques. Évidemment non. Car l'hiver parfois nous dispense des semaines de pâle soleil et l'été des mois de pluie. La saison agit sur le costume et, de cette façon, augmente ou supprime la couleur de la rue. Plus volontiers nous opposons au froid les draps sombres ou noirs et à la chaleur les étoffes claires. En cela nous obéissons

aux lois physiques de la réverbération. Et, de cette coutume ou de cette obéissance, il résulte que le mouvement humain estival imprègne la rue d'une vive gaieté, tandis que le mouvement humain hiémal l'endeuille d'une maussaderie. Et la mode opère sur elle d'une façon analogue et cependant divergente, d'une façon analogue parce que très souvent elle la teinte de la couleur particulière qu'il lui plut d'adopter provisoirement ; d'une façon divergente parce que changeant la forme des costumes, elle change, par la même occasion, l'eurythmie des êtres qui les portent.

Paris, ville type par son extraordinaire agitation, ne saurait plus nous servir de modèle si nous envisageons l'influence primordiale du climat sur la rue. Paris échappe à la discipline des climats. Cela expliquerait peut-être que l'on retrouve en elle une image de toutes les villes et que les peuples du Nord s'y conjoignent sans heurt avec les peuples du Midi. Le climat contribua cependant puissamment à créer le caractère des races. Nous allons essayer de démontrer qu'il créa également le caractère des villes et, conséquemment, des rues.

Les nations septentrionales préconisent l'intimité du foyer. Chez elles se perpétue le culte des dieux lares. Les liens familiaux resserrés assurent la direction et la continuité de l'effort. Les évolutions sentimentales sont rendues plus malaisées par les associations d'intérêts. Dès lors, la rue désertée se mélancolise et sa beauté sépulcrale contraste totalement avec la beauté phalanstérienne des rues méridionales. En celles-ci, en effet, les latins exubérants, assoiffés de liberté et d'espace, vivent leur vie tout entière, les emplissent de leur véhémence. Elles vibrent ; elles sont encore le Forum trépidant de tumulte et assourdissant de parlottes.

Étant donnés ces principes généraux, on comprendra aisément que la rue londonienne, ensevelie dans ses brumes et ses fumées, parcourue par ses foules flegmatiques aux vêtements ballants et par ses cabs légers, n'ait aucune similitude de mobilité, de coloration et même de bruit avec la rue madrilène, incendiée de soleil, peinte de rose et de jaune où vaguent, s'abordent et piaillent les marchands de café et de beignets, les ouvriers rasés, les

mendiants aux capes en loques, les prêtres en chapeaux de soie et redingote, les toreros poitrinant sous leurs petites vestes, les vendeurs de billets de loterie, les crieurs de journaux, les marchands de fleurs, les prostituées en mantilles, les politiciens de carrefour. En l'une, la foule suit une direction précise, ne s'écarte pas du chemin, ne se disperse pas en gestes inutiles, bruit et s'allonge en tonalités neutres. En l'autre, la foule fait plutôt l'école buissonnière, aime à s'attarder, à paresser, à musarder, se multiplie en gestes brusques, éclate en cris stridents, se décompose en une variété de couleurs brutales.

Et si, de la rue d'Alcala ou de la Puerta del Sol, nous nous transportons dans la Perspective Newskynous assistons à des spectacles nouveaux. Spacieuse, rigide, couronnée de neige, cette voie pétersbourgeoise rutille de la pourpre de ses crépissures (1). Tout entière combinée pour séduire l'œil, elle interpose entre ses palais, ses ministères, ses musées, son Souvaroff, travesti à l'an-

(1) Nous considérons la rue pétersbourgeoise à son moment de vitalité aiguë, c'est-à-dire en hiver.

tique, sa cathédrale aux colonnades en hémicycle, ses boutiques illuminées, des champs de neige qui rompent sa monotonie. Ses façades accidentées, souvent ornées de trophées de bronze vert, détachent leurs pilastres corinthiens, leurs corniches, leurs œils-de-bœuf à volutes, leurs fenêtres à frontons, leurs portes à mascarons. Et sur la chaussée évoluent sans bruit les charrettes montées sur patins et les traîneaux rapides que conduisent les épais isvochtchik vêtus de bleu et coiffés de fourrures. Deci, delà, pareils à des statues, les gorodovoïs barbus stagnent dans leurs pelisses. Et s'entre croisent, au long des boutiques ruisselantes de joyeux et d'ors, les officiers qu'enserrent leurs capotes grises, les marchands de journaux que signalent leurs casquettes à bandeaux garance, les boyards qu'étouffent leurs bonnets d'astrakan, les femmes maflues qu'ensoleillent leurs claires chevelures, les arméniens en cafetans plissés, les juifs en robes amples et, disséminés par groupes tristes, regagnant leurs maisons basses des faubourgs, les ouvriers reconnaissables à leurs bottes de feutre et à leurs bérêts de laine noire.

Cette foule, composée de colosses hirsutes, ne trouble que d'un simple murmure le silence glacé. Elle chemine, dirait-on, dans de la ouate. D'apparence bestiale à cause des fourrures qui l'alourdissent, elle est, en outre, à peine colorée. Elle se dilue en trainées d'ombre dans la pourpre ardente des bâtisses.

C'est, en somme, en Extrême-Orient que la rue accède à son maximum de coloration et d'activité. Ses maisons en papier et en bois sculptés, ses monstres, ses dragons, ses enseignes pendues à des mâts, ses lanternes multiformes, ses installations en plein air, ses fabuleuses agglomérations mercantiles, ses magasins superbes, parsemés de dorures et de fleurs, peints de vernis précieux, ses étalages regorgeant de soieries, de gemmes travaillés, de porcelaines translucides, de bronzes niellés, de laques, d'ivoires, de bois incrustés, de monnaies anciennes, distinguent parmi les plus belles la rue chinoise. Les petits métiers y pullulent. Voici les restaurateurs ambulants où se substantent les ouvriers; voici les barbiers chargés de leur attirail, les pédicures agitant leurs castagnettes, les marchands de su-

ceries grotesques, de jouets bizarres, de fleurs artificielles. Ici l'on débite les petits pains, là les fruits et le thé. Les carrefours sont les rendez-vous des acrobates, des prestidigitateurs et des conteurs d'histoires. Les boîtes des guignols s'y installent également et, non loin d'elles, les cabanes sacro-saintes des bonzes. Et parmi les hordes de mendiants, les théories d'aveugles pinceurs de guitare et joueurs de flûte, en troupes criardes, les gamins jaunes organisent leurs jeux à même l'ordure de la chaussée.

Dans ce tohu-bohu de marchandises et de gens défilent avec peine, chargées de leurs princes, de leurs mandarins ou de leurs simples particuliers, les voitures rouges aux harnais jaunes, les caisses carrées garnies d'étoffes bleues, les guérites attelées en flèche, les chaises à porteur et les palanquins à mules. Ces véhicules étranges, sculptés, historiés de dessins, classifient leurs occupants, dans la hiérarchie impériale, d'une manière aussi précise que le costume. Car le costume, qui aide si puissamment à l'animation de la rue chinoise, n'est pas abandonné à l'imagination des citadins. Il se modifie

avec les saisons, qui, elles-mêmes, sont annoncées par décret. Le peuple, qui n'a droit, en été, qu'à la robe bleue, grise ou noire et en hiver qu'à la touloupe en peau de mouton, reconnaît aisément un mandarin civil à sa robe bleue marine ornée de rondelles à dragons, à son pardessus couleur pomme, à sa pèlerine, à son *cha* ou à ses fourrures, et un mandarin militaire à sa robe de soie jaune fendue sur le devant. Et ainsi toutes les classes et toutes les nationalités se désignent elles-mêmes au sein de la rue chinoise. Les élégants s'enveloppent en des soies ou velours frappés de nuances spéciales, violacés, jaunes purée de pois, bleus œuf de canard ou verts marin. Les bonzes portent la robe noire et le bonnet cubique; les lamas la robe rouge recouverte d'un habit jaune soufre et le chapeau plat à bords évasés; les Mongols une touloupe d'un genre particulier; les Coréens la tunique blanche.

On peut imaginer par ces détails succincts de quelle beauté resplendit la rue chinoise. Après cela, qu'elle dédaigne les alignements, qu'elle se moque de l'hygiène, qu'importe si nous l'exa-

minons au point de vue esthétique ! Le génie commercial de ses indigènes, s'il y survient des épidémies, saura, malgré les ravages de la mort, renouveler sa pétulance et la fécondité de ses femmes combler avec prestesse les vides que l'on y constaterait.

## II

En présentant les *visages* caractéristiques des rues européennes et asiatiques, nous avons à peine indiqué un de leurs attraits principaux, qui consiste dans le grouillement. Le grouillement diffère selon les villes, les quartiers et les heures.

Dans les villes industrielles, il est une course fabuleuse et un écrasement. Les rues charrient une incessante marée d'êtres noirs et lourds, cahotants, braillards, énergumènes à faces blafardes, tassés en rangs épais, accélérant l'allure parmi l'orage des véhicules géants, la stridence des sifflets et le tressautement des machines. Ce grouillement symbolise le travail, la fécondité et le progrès. En lui se manifeste

l'énergie de l'usine et de l'atelier. Il a quelque analogie, mais il est plus paisible et moins retentissant, avec le grouillement des émeutes. Celui-ci se précipite comme une lave, nivelle le sol, sème la ruine. On le trouvera, écumant et exaspéré, dans les pages du magnifique *Germinal*.

Les ouvriers, force de la nation, vomis en paquets indigestes par les usines et les ateliers, pullulent dans les banlieues. Ils convergent vers elles, venus de tous les points, comme les ruisseaux tributaires d'un grand fleuve. Aux confluent de leurs descentes, vers les Ivry et les Ménilmontant, les boulevards et les rues débordent. La vie est en plein air. Les gas robustes y étalent leurs frustes musculatures parmi les tialuées de gosse assemblés en paquets comme les orphelins de Vallès. La cour des miracles ressuscite, une cour où le roi Socialisme intronisé guette la capitale, prêt à lâcher ses bandes (1)...

En vagues légères et claires, le grouillement

(1) V. pour le grouillement du faubourg parisien, JEHAN RICTUS, *Doléances*, Paris, Mercure de France, 1900, p. 67, *le Piège*.